

FRANÇOIS DAGOGNET

# Incorporer

La médiologie – cette discipline que Régis Debray a su reconnaître et analyser, pour laquelle il a trouvé des fondements et à laquelle il a donné « son nom de baptême » – diffère des techniques de la communication ou de l'étude des mentalités. Elle s'écarte des conceptions strictement comportementales comme des trop mentalistes ou des intérieuristes (formule choc du *Cours de médiologie générale* : « la pensée, cela n'existe pas <sup>1</sup> »). Elle prend en compte à la fois l'immatériel, le pondéreux, le collectif. Elle ne sépare plus, pour notre joie de philosophe, le message, son support, la symbolicité, les outils véhiculaires, le groupe que le nouveau traverse et dont il sera imprégné. Déjà, au simple niveau instrumental, comptons l'émetteur, le transmetteur, le récepteur. Nous entrons difficilement dans cette lecture parce que nous continuons à penser que « seules les idées mènent le monde », alors qu'elles supposent une communauté (un collectif) et impliquent un système processuel (matériel).

1. R. Debray, *Cours de médiologie générale*, Gallimard, 1992, p. 17.

A. P. Pinson, *Ecorché*, cire anatomique, vers 1780  
© Photo B. Faye /  
Museum d'Histoire  
Naturelle, Paris

Enfin, grâce à la médiologie, nous allons éviter le segmenté, l'abstrait (le désincarné), le linéaire (nous lui préférons le diagonal). Nous nous proposons – afin d'en mieux dégager l'efficacité et l'importance – d'insister sur un opérateur paradoxal qui semble entraver l'irradiation du message, alors qu'il favorise sa propagation et assure sa complétude. Il faut à la doctrine ou à l'idée ou au dogme « le passage obligé par la corporéité » : ne comptons pas pour rien le souffle, l'accent de la prononciation, la manducation, la réverbération somatique ! Le *Cours de médiologie générale*, ainsi que *Transmettre* l'a d'ailleurs nettement souligné ; le seul titre de quelques chapitres (« Le mystère de l'Incarnation » ; « Est-il vrai que les idées mènent le monde ? ») suffit à le prouver.

Nous tenons à ajouter à cet horizon métaphysique et théologique quelques considérations plus prosaïques, tirées du domaine psychophysiologique, qui pourraient fortifier la perspective d'ensemble.

Nous commencerons par évoquer une « expérience personnelle » modeste mais révélatrice : une association universitaire a organisé récemment, au Futuroscope de Poitiers, une visioconférence qu'elle nous a confiée. Nous avons donné un exposé qui s'adressait à plusieurs groupes francophones dispersés aux quatre coins du monde (La Réunion, la Guadeloupe, etc.). Nous devenons « une parole enseignante » qui se déploie sur un réseau. Un spécialiste de l'administration éducative voit là un système performant – il le rapproche du « télétravail » – puisqu'un seul locuteur s'adresse à une multitude : une source unique et économique, des arrivées en étoile.

Pourquoi est-ce, selon nous, l'échec médiologique ? D'abord les techniques d'enregistrement et de diffusion retentissent sur la voix et lui enlèvent quelques harmoniques (la parole se neutralise quelque peu à travers ce filtre), mais surtout les sonorités retombent donc un peu partout et se dispersent. Le locuteur ne voit pas, ne rencontre pas celui à qui il parle ; il vit l'absence, la séparation. Dans une classe, l'élève peut arrêter ou questionner celui qui s'adresse à lui ; à défaut de cette interruption, le maître d'école ne manque pas de modifier ou de moduler son enseignement selon l'attitude ou l'écoute de ses auditeurs.

Dans l'expérience (futuriste) de Poitiers, est brisé le lien communautaire – l'échange « émetteur-récepteur » – tant la technique véhiculaire a absorbé ou même dévoré le côté pédagogique ; nul ne s'adresse vraiment à l'immense, à l'innombrable, au monde même ; sauf si on entre dans la déviance pathologique. Il importe de ne pas rompre la proximité des corps (d'où une assemblée de fidèles, la réunion de quelques disciples, voire une classe

d'élèves). La médiologie reconnaît l'obligation stimulante de la réversibilité entre les deux extrémités de « la chaîne » diffusante.

Il me sera objecté qu'à la radio l'écrivain ou le conférencier développe cependant, et avec assurance, son point de vue à des anonymes qui ne le voient même pas. Il vient à eux à travers le système aveugle que nous dis- créditons. En réalité, il est, le plus souvent, questionné : circule, sur les ondes, un entretien, non pas un exposé. Le chef de l'État n'ignore pas le côté arti- ficiel, théâtral, de faible portée, généralement bref, d'un discours en soi : il s'entourera de journalistes qui l'interrogeront et devront même (après un accord secret, tacite) l'embarrasser. Bref, on ne saurait se dispenser de la « médiation corporéisée » à l'intérieur même de toutes les médiations : elle en conditionne la vitalité, sinon la vérité (le vécu) ; elle en assure la com- plétude. Il faut d'abord « parler à peu », avant de prétendre parler à beau- coup ; on ne saurait sauter au-dessus de ces premières barrières apparem- ment restrictives. La médiologie n'ignore ni ce « médian » ni ce « milieu ».

Tomatis, un spécialiste de l'audiophonologie, l'a prouvé d'une autre ma- nière : il nous a persuadés de l'importance du « lieu » où l'on parle, si l'on veut être entendu, reçu. Ainsi Bossuet ne s'élève au pathétique de la chaire que dans la cathédrale, du fait de son acoustique idéale. Sa propre voix lui revient moins intensifiée ou amplifiée qu'orchestrée et en quelque sorte glo- rifiée : elle l'exalte lui-même (du fait de l'auto-écoute réflexive). En la cir- constance, l'orateur se trouve dans une situation paradoxale et inouïe : il vit intensément, intérieurement, la relation « donneur-receveur » ; et c'est dans la mesure où il participe à ce qu'il lance et en bénéficie, qu'il peut émettre avec plus de pathétique et d'énergie (ce que nous avons nommé « la réver- bération »).

À défaut de ce retour valorisé – qui provoque le « transport » –, on ne sait pas assez que la voix (le larynx) finit par s'enrayer et s'appauvrir. Le mé- diologue va jusque dans ces recoins (bouche et oreille inséparables) pour y surprendre le jeu des déterminants psychomoteurs et surtout y apprendre que l'homme seul tend à inaugurer en lui une interrelation, l'amorce d'une communauté (il consomme ce qu'il produit).

Inversement, dans une enceinte trop réduite, qui « orchestre mal », le son se réfléchit vite et de manière brutale ; il blesse l'oreille qui le capte et va rompre l'entente psychophysiologique, la boucle d'un corps qui s'autocon- trôle et surtout s'autostimule. Ce serait la raison pour laquelle « le chanteur professionnel » peu à peu se dérègle, tant il méconnaît la liaison autohumaine à l'intérieur de sa mélodie. En général, il lui faut intensifier l'émission pour

être entendu au loin, afin de satisfaire son public. Alors reviennent sur lui des bruits qui le violentent et vont le déséquilibrer. Aussi lui est-il recommandé ou bien de porter sa main sur ses oreilles, au moins sur l'une d'entre elles (la plus active), afin d'atténuer cette malheureuse et excessive « résonance ». Ou alors qu'il porte un casque qui abaisse et adoucisse ce qu'il enregistre ; sinon sa voix s'éraïlle et il ne pourra plus exercer son métier.

Ce qui nous intéresse ici, c'est moins la recette ou l'analyse d'une pathologie désormais connue (l'audition du trop aigu ou du trop bruyant a toujours rendu sourd, d'ailleurs) que l'obligation pour ce qui est « transmis » de transiter à travers le corps et surtout de ne pas l'excéder. La médiologie n'entend pas négliger le soubassement corporel, sans lequel le sens (qu'il s'agisse d'un sermon ou d'un chant ou même d'un cours professoral) ne peut pas vraiment circuler et auquel il manquerait ce qui le « survolte ».

Jean-Jacques Rousseau – médiologue et aussi musicologue – a incriminé une autre cause : selon lui, l'écriture et le livre ont peu à peu éclipsé la parole ; ils l'ont comme détonalisée. Nous ne pouvons plus entendre, tant il serait vrai que la fonction crée l'organe.

« Nos prédicateurs se tourmentent, se mettent en sueur dans les temples, sans qu'on sache rien de ce qu'ils ont dit. Après s'être épuisés à crier pendant une heure, ils sortent de la chaire à demi-morts. Assurément, ce n'était pas la peine de prendre tant de fatigue. Chez les anciens, on se faisait entendre aisément du peuple sur la place publique : on y parlait tout un jour sans s'incommoder. Les généraux haranguaient leurs troupes, on les entendait et ils ne s'épuisaient point... Qu'on suppose un homme haranguant en français le peuple de Paris dans la place de Vendosme. Qu'il crie à pleine tête, on entendra qu'il crie, on ne distinguera pas un mot. Hérodote lisait son histoire aux peuples de la Grèce assemblés en plein air et tout retentissait d'applaudissements. Aujourd'hui, l'académicien qui lit un mémoire, un jour d'assemblée publique, est à peine entendu au bout de la salle. » (*Essai sur l'origine des langues*, Ducros, 1968, p. 199).

Ainsi qu'il est indiqué dans cette édition du texte de J.-J. Rousseau, Condillac avait déjà commenté cette situation : « Il s'agit de savoir comment les orateurs romains qui haranguaient dans la place publique pouvaient être entendus de tout le peuple » (*Essai*, II, 1, 3, § 29). Le philosophe de la sensation en accuse les langues modernes trop peu discriminantes, alors que le latin, par exemple, différenciait mieux la fin des mots et exigeait aussi que sans cesse la voix s'élevât ou s'abaissât. Laissons ici les interprétations. Nous restons attaché à l'idée de l'importance de la sonorité de retour, à celle du

milieu physique (qui, en réalité, est psychique); nos villes et nos architectures ne prennent pas assez en compte la « réflexion » (grâce aux configurations qui la favorisent, telle une place fermée). L'enceinte qui renvoie « la parole » nous semble tenir le même rôle que « le miroir » qui nous donne « notre image » (le soi), dont on sait l'importance (le stade du miroir).

Diderot nous relate une « situation » psychosensorielle qui va dans le même sens que les précédentes; il se rendait souvent au théâtre, à l'en croire et selon la *Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et parlent*.

« Aussitôt que la toile était levée, et le moment venu où tous les autres spectateurs se disposaient à écouter, moi, je mettais mes doigts dans mes oreilles, non sans quelque étonnement de la part de ceux qui m'environnaient et qui, ne me comprenant pas, me regardaient presque comme un insensé qui ne venait à la Comédie que pour ne la pas entendre... J'aime mieux vous parler de la nouvelle surprise où l'on ne manquait pas de tomber autour de moi, lorsqu'on me voyait répandre des larmes dans les endroits pathétiques et toujours les oreilles bouchées. »

Ici, le courant passe grâce à la gestualité qui l'emporte sur les paroles – tirades ou déclamations. Une fois de plus, le corps assure l'électrification. Le médiologue n'ignore pas que le « sens » ne diffuse pas nécessairement à travers les lettres ou signes graphiques, là où il risque même de s'enliser et de se refroidir. Les moments les plus tendus impliquent le « corporéisation » qui dramatise davantage la scène.

Dans le passé, pour les mêmes raisons, nous avons pris au sérieux les travaux d'un anthropologue, Jousse, qui s'était plus intéressé au souvenir (la conservation du message) qu'à sa transmission. Mais ne faut-il pas le maintenir pour pouvoir ensuite le répandre ?

Or, les textes sacrés étaient d'autant mieux récités, psalmodiés qu'ils correspondaient à des rythmes en résonance avec le corps même (une sorte de manducation permettait l'assimilation, puis la restitution). Dans la mesure où ne fut pas préservée cette méthode d'incorporation, les souvenirs s'effacèrent – et il fallait recourir à des moyens externes, voire des dispositifs topographiques ou tabulaires, comme l'a mis en évidence Yates, dans son *Art de la mémoire*.

Nous avons somatisé le plus possible la médiologie – mais Régis Debray cautionne sans doute cette manière de voir tant lui-même devait accorder à l'« incarnation », celle qui, au sommet, nous gratifie d'un dieu visible, qui a pris corps.

La médiologie regorge de stratégies et de principes qui ont conservé quel-

ques liens (indirects) avec le corps. Nous en évoquerons trois.

D'abord, la vie pourrait servir de modèle à la médiologie, toutes proportions gardées. En effet, elle se caractérise par sa fougue à se propager : nous la croyions close sur elle, néguentropique, soustraite au-dehors, autonome. En réalité, l'être ne vise qu'à se perpétuer, à étendre et à disséminer son propre patrimoine.

À cet effet, le vivant a réussi une triple opération : il a délégué à une graine (quasi ponctuelle) l'ensemble de ses prédicats ; il l'empêche de s'autoféconder, même lorsque les organes de la reproduction poussent côte à côte (par exemple, l'un ne mûrira que lorsque l'autre aura achevé son propre cycle génératif, d'où la discordance, l'écart recherché) ; enfin, il a conféré à cette graine le plus de légèreté pour qu'elle puisse s'envoler et ne féconder qu'au loin, parvenant à vaincre l'espace de la séparation. Nous retenons surtout le fait que la semence détient la totalité du vivant sous le plus faible volume : en même temps, elles se conjugueront (l'hétérogamie) avec une différente d'elle et assurera, de cette façon, la biodiversité. Il ne s'agit pas pour elle de se déplacer seulement, de voltiger ou de voyager. Elle s'accouple avec une plante semblable à elle ; elle donnera naissance à un être qui enferme l'ancien mais exhibe aussi le nouveau.

Comment réussir cette promesse ? Alors que les cellules comprennent  $2n$  chromosomes – un double ruban – dans leur noyau, la cellule reproductrice les ramène à  $n$  chromosomes, afin de pouvoir se lier à  $n$  étrangers (une fusion qui réalise un appariement inconnu).

La minimalité, qui ne compromet pas l'essence du vivant, ainsi que l'émergence d'un individu original, nous semble une victoire sans égale. La médiologie – plus proche d'une philosophie de la nature que d'une philosophie de la conscience – s'en inspirera ; elle reconnaîtra la nécessité de la miniaturisation (sans perte) de ce qui est véhiculé.

N'est-ce pas la raison pour laquelle l'image (ramassée dans sa bi-dimensionnalité, simultanée) l'emporte sur un récit et une narrativité soumise à la rectilinéarité et donc à l'étirement, obligée à des règles qui souvent la diminuent, l'écrasent ou même la banalisent.

Autre enseignement. Le médiologue n'a pas cessé de mentionner que la médiation (ce qui, par définition, exclut l'immédiateté et oblige à un passage) relie des extrémités ; elle insiste surtout sur le fait que l'une et l'autre – vision organique et non mécanique – sont transformées par cette mise en rapport (la rétroaction). La médiologie ne se ramène pas à privilégier les translations : elle note, au cours des opérations, une augmenta-

tion.

Ainsi, le savoir dispensé à des esprits attentifs se renouvelle le long de la trajectoire éducative : en philosophie, par exemple, nous irions jusqu'à penser que « le spinozisme, ça n'existe pas ». Il ne se conçoit pas en dehors de son interprétation, elle-même liée à sa diffusion-transmission. Sa substance devient la somme des perspectives sur lui.

Le reprendre seulement, le restituer tel quel (prétendument) le dégrade et le perd. Par là, le moniteur ne parvient pas à l'imposer. Il manque à la dynamique des idées.

Le sceptique soutiendra que mieux vaut le rappel d'un système ou d'une théorie qu'une présentation personnalisée. C'est méconnaître le bénéfice de la passion ; c'est oublier qu'il n'est de vrai échange qu'entre les consciences et que, partout, la simple reconduction d'un système non intériorisé ne permet pas son assimilation. Pour qu'il puisse être accepté, il importe qu'il soit repensé.

Jadis, à propos de ce problème de l'intégration et de la réciprocité « émission-réception », de leur mutuelle transformation, – nous avons commis une erreur en rappelant la formule : « On attendait le Christ mais c'est l'Église qui est venue », formule piquante, mais devant laquelle le médiologue ne doit pas s'arrêter. En effet, une religion ne peut pas manquer de se redéfinir et de s'inventer. Le Christ ressuscite avec son histoire, même s'il risque de mourir aussi avec elle. Son église assure sa perpétuité et surtout son renouvellement. Nous allons jusqu'à discerner ici une possible comparaison avec la végétalité (*mutatis mutandis*) – tel le cep de vigne –, dans la mesure où la plante se reproduit moins qu'elle ne change ; elle prolonge assurément le même mais elle le marie aussi avec l'autre.

Enfin – troisième remarque –, nous ajoutons une notation que le médiologue pourra contester ; par là, nous ouvrons un débat à l'intérieur de la discipline.

Nous nous référons au cerveau et, plus généralement, à la « corporéité » réceptrice, que nous situons au cœur de l'échange intersubjectif, persuadé que la médiologie relève moins de la physique que de l'organique.

Aussi pensons-nous qu'on se trompe à solliciter le cerveau de plusieurs manières en même temps (le multimédia) : on l'électrise mais une secousse n'équivaut pas à une stimulation et encore moins à ce qui facilite l'intériorisation. Autant la vitesse compte le long d'un circuit qui relie des interlocuteurs, autant il convient de respecter le temps nécessaire à l'accueil. Les technologies modernes nous couvrent trop de sons, d'images, de sensations :

éblouir n'est pas instruire. Nous devons respecter les équilibres ou les exigences organiques, apprendre à ne recevoir « la nourriture psychique » qu'au rythme de la manducation. La saturation, la prolifération, la polysensorialité détonalisent et fatiguent : elles entraînent vite le rejet. Nous revenons ainsi à une thèse que nous avons défendue, une conception de la culture intussusceptive (*intus*, à l'intérieur et *susceptio*, l'action de prendre) ce qui suppose le temps d'incorporer, et refuse, du même coup, l'hyperconsommation. Hier déjà, J.-J. Rousseau critiquait « le clavecin oculaire » du Père Castel, qui solidarisait la vue et les sons : « J'ai vu ce fameux clavecin sur lequel on prétendait faire de la musique avec des couleurs. C'était bien mal connaître les opérations de la nature de ne pas voir que l'effet des couleurs est dans leur permanence et celui des sons dans leur succession. » (*Essai sur l'origine des langues*, ch. XVI, Ducros, 1968, p : 169). Éloignons, en effet, les surdosages, les mélanges, les additions.

Nous avons souhaité souligner – en courant le risque d'une amplification excessive, sinon caricaturale – « le poids du corporel » dans l'échange véritable, non seulement pour que ce corps lui-même se situe au cœur des médiations et les pathétise, mais parce que lui-même, en son fond, compte, fusionne même le physique et le psychique ; l'un s'exprime à travers l'autre.

Il est donc juste que ce qui est médiation basique ou fondamentale retentisse sur les liens intersubjectifs les plus variés que la médiologie, discipline cardinale, prend en compte et éclaire. Bref, le « médiateur par excellence » ne peut pas ne pas participer aux diverses médiations qu'il rend possibles et même originales.